

Démographie

74 millions d'hommes mobilisés – 10 millions de morts Les générations sacrifiées de la Grande Guerre

Dans *Population & Sociétés* n° 510 d'avril 2014, François Héran, de l'Institut national d'études démographiques (Ined), reprend les derniers travaux des historiens et des démographes sur les pertes militaires et civiles de la guerre de 1914-1918, et il compare l'hécatombe de la Grande Guerre à celle de la mortalité infantile, qui était alors du même ordre de grandeur...

Selon les estimations les plus récentes, la Première Guerre mondiale aurait mobilisé 74 millions d'hommes, dont 48 par les Alliés (Russie, Grande-Bretagne, France, Italie, États-Unis...) et 26 par les Puissances centrales (Allemagne, Autriche-Hongrie, Empire ottoman...). Sur ces 74 millions d'hommes, 10 millions périrent (respectivement 5,6 et 4,4 millions), soit 14 %.

Si la France a moins mobilisé que l'Allemagne, souligne François Héran, elle a subi plus de pertes en proportion : sur 7,9 millions d'incorporés, troupes coloniales comprises, 1,5 million environ ont péri durant le conflit ou les six mois qui ont suivi, soit 18 %.

L'Europe n'avait pas connu pareil bain de sang depuis la guerre de Trente ans (1618-1648) qui fit également 10 millions de morts.

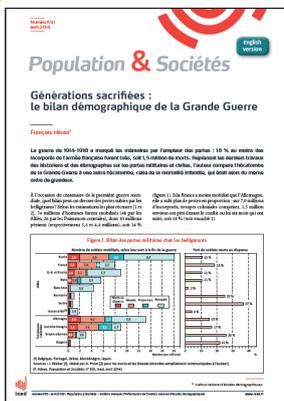
Un historien américain, Jay Winter, relativise l'impact de la mortalité de 1914-1918 en rappelant que 10 millions de migrants européens avaient déjà gagné le Nouveau Monde dans la décennie précédant la guerre. François Héran doute de la pertinence de cette observation : « *Un tiers au moins des migrants partis pour l'Amérique sont rentrés au pays entre 1871 et 1914. De plus, faute d'excédents démographiques, la France n'a guère émigré ; elle était déjà un pays d'immigration* ».

Deux « faucheuses » éliminent 52 % d'une génération

Pour François Héran, plus pertinente est la comparaison avec une autre hécatombe, aujourd'hui oubliée : la mortalité infantile et juvénile. De nos jours, précise le démographe, 1 % seulement de la population française meurt avant l'âge de 20 ans. Il y a un siècle, pour la génération âgée de 20 ans en 1914, ce taux était de 26 % pour les filles et de 28 % pour les garçons. Les maladies infectieuses faisaient des ravages dans les premières années de vie.

La « classe 14 », c'est-à-dire la génération masculine ayant eu 20 ans en 1914, donc née en 1894, constitue un cas extrême. Elle avait déjà perdu 28 % de ses membres avant la guerre du fait de la mortalité infantile et juvénile. « *La seconde hécatombe*, écrit François Héran, *tua un tiers des survivants de la première. Fin 1918, les deux " faucheuses " réunies avaient éliminé 52 % des hommes nés en 1894. Mais si la première hécatombe semblait dans l'ordre des choses, la seconde, qui frappa des hommes actifs ou formés, traumatisa le pays* »...

Les générations masculines de 1894 et 1895 n'ont vécu en moyenne que 37,6 ans, alors qu'elles en auraient vécu 48,3 sans la guerre, soit une espérance de vie amputée de onze ans. Aux 2,4 millions de veuves que comptait déjà le pays en temps de paix, la guerre ajouta un demi-million de jeunes veuves de guerre, qui durent élever environ un million d'orphelins. La guerre, ajoute François Héran, divisa par deux le nombre annuel de naissances en France (de 800 000 à 400 000). L'entaille des « classes creuses » a échancre durablement la pyramide des âges et avec un double effet : d'abord un vieillissement démographique accéléré, qui fera de la France de 1939 le pays le plus âgé du monde, mais aussi, dans les années 1990-2000, un « allègement provisoire du fardeau de la dépendance ».



Étonnant monument aux morts de Gentioux (Creuse) : « *Maudite soit la guerre* ».